
NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD

DE LA PROVINCE D'ALGER

EN 1864

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122 et 123)

Tedjini, qui était à Fas (Fez) depuis 1785, n'avait point pourtant oublié sa chère Aïn-Madhi, qu'il considérait toujours comme le sanctuaire de l'ordre qu'il avait institué ; mais il ne voulait pas y rentrer avant de l'avoir mise à l'abri de l'attaque des Turcs. Il chargea de ce soin un des khouan de son ordre, le marabouth-ingénieur Mahmoud, qu'il fit venir de Tunis en 1790. De solides murailles de douze mètres de hauteur sur deux mètres d'épaisseur, construites en pierres de taille reliées par du mortier, et défendues par des flanquements et de nombreux créneaux, s'élevèrent sur les murs ruinés et délabrés du ksar qui, jusqu'alors, avaient été bâtis en briques cuites au soleil.

Cette fortification faisait d'Aïn-Madhi une place pouvant défier désormais les attaques des Turcs.

Sid Ahmed-ben-Mohammed-et-Tedjini mourut à Fez, où il résidait, en 1814, à l'âge de soixante-dix-sept ans. L'illustre chikh

Revue africaine, 21^e année. N° 124 (JUILLET 1877). 17

laissait deux fils, Sid Mohammed-el-Kebir, né en 1795, et Sid Mohammed-es-Sr'ir, né en 1799. Ils vinrent s'établir tous deux à Aïn-Madhi.

L'ainé, Sid Mohammed-el-Kebir, qui avait hérité de son père les pouvoirs temporel et spirituel, prit naturellement la direction de l'ordre ; malheureusement, on lui reprochait d'être ambitieux et de manquer de prudence. Cédant aux conseils perfides des marabouts des Oulad-Sidi-El-Hadj-Aïça, qui voulaient le perdre en le rendant odieux à ses adhérents, le jeune chikh mit à mort plusieurs des membres de sa famille ; confiant dans la solidité de ses murailles, il affecta, en outre, de prendre vis-à-vis des Turcs une attitude sensiblement hostile. Cette situation ne pouvait manquer d'amener de nouveau les maîtres du Tell devant Aïn-Madhi ; l'influence toujours croissante du nom de Tedjini alarmait d'ailleurs le *diouan* (divan) d'Alger, et il était temps de chercher à opposer une barrière à cette puissance envahissante qui faisait sentir ses effets jusque sur les tribus les plus rapprochées d'Oran, puissance qui, bien que religieuse, pouvait, chez un peuple où le spirituel et le temporel se confondent, amener de sérieux dangers pour le Beylik turc.

On était en 1820. Le pacha Houssein ordonna au bey d'Oran Haçan de tenter une expédition sur Aïn-Madhi. Le bey s'occupait aussitôt de la formation de son corps expéditionnaire. Il parvint à réunir 700 hommes d'infanterie, Turcs ou Koulour'lar, en faisant appel à tous les *Khezourdja* (1) de son beylik, et environ 4,000 hommes de goum de son makhzen et de celui de son khalifa. Son artillerie se composait de deux mortiers et de quatre canons de petit calibre portés à dos de mulet. Cette petite armée, commandée par le bey en personne, était suivie, en outre, d'un nombreux convoi de chameaux portant des approvisionnements, des bagages et des munitions de toute espèce.

Le bey Haçan ne rencontra point de résistance sur son che-

(1) Sorte de position de disponibilité des soldats de la milice turque. Ils passaient un an sur trois dans la position de *khezour* (repos, mise à l'écart, de *khezour*, boudier.)

min ; mais la population des ksour de Taouïala, d'El-Khadhra et de Tadjmout les avait évacués à l'approche de la colonne turque. Dès qu'il fut en vue d'Aïn-Madhi, le bey envoya une députation aux gens du ksar pour leur faire connaître que ce n'était ni contre eux, ni contre leur ville qu'était dirigée l'expédition. « Remettez-nous les deux fils du chikh Tedjini, leur dirent les envoyés du bey, et l'armée se retirera aussitôt. » Les Madhiens répondirent aux envoyés que le bey pouvait exiger d'eux telle contribution qu'il lui plairait de fixer, mais que jamais ils ne consentiraient à livrer les fils de leur ancien maître.

Le bey Haçan fit alors avancer sa colonne sous les murs d'Aïn-Madhi, et il y posa son camp.

La vue des hautes murailles du ksar n'avait pas été sans donner à réfléchir aux kaïds commandant les goums ; sensiblement imbus de principes machiavéliques, ils avaient imaginé un moyen de ne pas tout perdre dans le cas où la fortune des armes ne leur serait pas favorable ; ce moyen, qu'ils s'efforcèrent de faire adopter au bey, était le suivant : accepter d'abord la contribution qu'offraient de payer les gens d'Aïn-Madhi, agir ensuite offensivement contre la ville si le bey le jugeait convenable. Ce conseil présentait des avantages trop manifestes pour que Haçan le rejetât. La contribution fut donc fixée à 100,000 boudjhou en argent, auxquels les Madhiens devaient ajouter une grande quantité de bernous, de haïks, de kessa, etc.

Dix jours entiers furent nécessaires pour le payement intégral de cette contribution de guerre.

Le onzième jour, lorsque tout eut été payé, le bey fit commencer le feu sur le ksar, le canonnant pendant le jour, et le bombardant pendant la nuit. Le feu dura un jour entier et deux nuits ; le bey fit ensuite tenter sur la porte de l'Est plusieurs assauts qui ne réussirent pas. L'attaque ne paraissant pas devoir lasser de sitôt la défense, les kaïds firent entendre au Bey que ce qu'il avait de mieux à faire était d'ordonner la retraite, et qu'il devait d'autant moins hésiter à prendre cette détermination, que l'énorme contribution dont il avait frappé Aïn-Madhi était un châtement très-suffisant pour l'expiation des

griefs que le Gouvernement avait à reprocher aux fils de Tedjini. Bien que Haçan comprît parfaitement qu'il n'avait pas encore complètement rempli le but qu'il s'était proposé en partant d'Oran, il se rangea cependant à l'avis de ses kaïds : il leva donc son camp et reprit le chemin du Nord, sans que les gens d'Aïn-Madhi cherchassent à inquiéter son mouvement de retraite.

Cette opération, qui avait duré quatre mois, coûtait au bey trente hommes tués et quarante-cinq blessés.

Bien qu'il eût fait contribuer Aïn-Madhi, cette affaire n'en était pas moins un échec pour le bey Haçan : il avait laissé dans leur ksar les Tedjini plus forts que jamais, et, de plus, il leur avait révélé le sentiment de leur puissance ; mais, ainsi que nous le verrons plus loin, ce quasi-succès du chikh d'Aïn-Madhi devait, malheureusement, en l'illusionnant sur sa force réelle, devenir la cause de sa perte.

En 1822, Sid Mohammed-el-Kebir battit et repoussa les troupes du bey de Tithri, Mousthafa-bou-Mezrag, venues pour faire le siège d'Aïn-Madhi.

En 1824, l'attaqué se faisait attaquant : Sid Mohammed dirigeait une opération militaire contre le Tell d'Oran ; en route, il se croise, sur l'ouad Sidi-En-Naceur, avec une troupe de Zegdou, tribu pillarde de la frontière du Marok, qui, elle-même, allait écumer le sud du Beylik de l'ouest. Sid Mohammed l'attaque et la raze ; mais une blessure qu'il reçoit au cou l'oblige à rentrer à Aïn-Madhi.

En 1827, les Hachem-Eghris, qui supportaient impatiemment la domination des Turcs, faisaient appel à Tedjini pour qu'il les aidât à se soustraire à leur odieuse autorité. Sid Mohammed hésitait à se lancer, loin de son ksar, dans une entreprise qui lui paraissait tout au moins hasardeuse. Pour achever de le décider, les Hachem s'emparèrent de deux Turcs envoyés chez eux pour presser la rentrée de l'impôt, les décapitèrent, et expédièrent les deux têtes au chikh en lui faisant dire : « Nous t'envoyons la tête du bey et celle de son khalifa. Viens avec nous ; tu seras notre bey. Toutes les tribus n'attendent que ta présence pour se déclarer en ta faveur. » Ce témoignage sanglant ne suffisant pas encore à Tedjini, il fit jurer aux envoyés, sur le livre de Sidi

El-Bokhari (1), que tout ce qu'ils disaient était la vérité. Les Hachem jurèrent, et Tedjini, malgré les conseils de son frère, partit pour le Tell avec 400 cavaliers.

Le désenchantement commença pour Sid Mohammed-el-Kebir en arrivant près de Mâskara : de toutes ces tribus qu'on lui avait représentées comme n'attendant que sa présence pour se déclarer et accourir sous ses drapeaux, il ne vit se réunir à lui que les Hachem de la plaine d'Eghris. Le chikh d'Aïn-Madhi ne voulut cependant pas reculer ; il espérait que les tribus finiraient par se décider à l'aider, et ce résultat devait être considérablement hâté, pensait-il, s'il parvenait, avec ce qu'il avait de monde, à s'emparer de Mâskara avant l'arrivée des Turcs.

Pendant qu'il faisait sommer la garnison turque de Mâskara de lui livrer la ville, ses émissaires parcouraient les tribus voisines et les appelaient à la guerre nationale. « Moi, Tedjini, Arabe comme vous, leur écrivait-il, je viens vous délivrer de vos oppresseurs. » Mais les tribus furent sourdes à son appel, et la garnison turque de Mâskara ferma les portes de la ville et se prépara à la défense.

Tedjini prépare l'investissement de Mâskara en s'emparant des dehors de la place. Mais le bey Haçan, qui a pu être prévenu de la situation critique de la ville et de la garnison, sort d'Oran en toute hâte, et se porte à marches forcées au secours de la place menacée. Il était à une heure de Mâskara ; une vive fusillade se faisait entendre dans cette direction : c'est Tedjini qui se dispose à tenter une attaque générale sur la ville. Mais les tirailleurs du bey sont déjà en vue ; les fantassins des Hachem ne les ont pas plus tôt aperçus qu'ils prennent la fuite honteusement, abandonnant ainsi Tedjini qu'ils ont attiré dans cette aventure. Il reste encore au chikh 1,500 cavaliers de cette tribu qu'il a mis en réserve à Ar'cibia, dans la plaine d'Eghris. Le bey, pendant

(1) Sidi El-Bokhari, écrivain du VIII^e siècle de notre ère, est l'auteur d'un recueil de traditions sur les actes, les paroles et les maximes attribués à Mohammed. Les Musulmans professent pour le livre de Sidi El-Bokhari la plus profonde vénération, et un serment fait sur ce livre par les Arabes a quelque chance de ne pas être entaché de fausseté ou trahi. On en cite des exemples.

qu'il marche droit à Tedjini avec le gros de son armée, détache son khalifa Selim sur sa gauche ; les cavaliers Hachem, craignant d'être tournés par le khalifa, lâchent pied à leur tour avec la même unanimité que les fantassins de leur tribu. L'infortuné Tedjini n'a plus autour de lui que les 400 cavaliers qu'il a amenés du Sud ; ils succomberont, ils le savent, mais ce sera avec leur chikh, si traîtreusement et si lâchement abandonné. Les cavaliers du bey se sont rués sur cette poignée de braves ; Tedjini, qui était très-obèse, est renversé de cheval et ne peut se relever ; les cadavres des siens s'amoncellent autour de lui. Ils ne sont plus là qu'une centaine à le couvrir et à retarder une mort à laquelle ils ne sauraient échapper : ils sont entourés et pris, et le bey les fait impitoyablement décapiter.

Mais la colère de Haçan n'était pas encore satisfaite : il lui fallait la tête de son ennemi ; il a promis 500 solthanis d'or à celui qui la lui apportera. Après l'avoir cherché longtemps, on finit par découvrir le malheureux chikh enfoui sous les cadavres des siens, et vivant encore. L'agha des Zmala, Adda-ben-Kaddour, le tue d'un coup de pistolet, et le bach-chaouch lui coupe la tête et l'apporte au bey son maître.

Haçan s'empressa d'envoyer au pacha Hoceïn ce sanglant trophée, qui fut exposé empaillé sur les crochets de Bab-Azzoun.

Sid Mohammed-es-Sr'ir succéda à son frère aîné : il héritait le nom, l'influence et le pouvoir des Tedjini. Bien différent de Mohammed-el-Kebir, le nouveau chikh d'Aïn-Madhi était un homme de paix et de religion ; on le citait, en outre, pour sa prudente sagesse, qu'il savait allier cependant à une remarquable fermeté de caractère.

Dix ans se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Après trois siècles d'une domination brutale et durement impitoyable, l'édifice dont Baba-Aroudj avait posé les bases s'est écroulé avec fracas, et le glorieux drapeau de la France a remplacé le pavillon rouge des pachas. Mais une nouvelle puissance s'est élevée à côté de la nôtre : les Hachem — ceux-là même qui ont abandonné si lâchement Tedjini — se sont donné un sultan qu'ils ont pris parmi eux, et ce sultan, un peu

grâce à la naïveté de notre politique, est devenu l'Émir des Croyants.

Nous sommes en 1837 (1). El-Hadj-Abd-el-Kader, au faite de sa puissance, songe à faire franchir les limites du Tell à son autorité ; il y a là, dans la région des oasis, des populations guerrières qu'il pourrait bien pousser sur le Nord, et qui l'aideraient puissamment dans la réalisation de ce rêve qu'il caresse de nous jeter à la mer et de fonder un royaume arabe sur nos débris. Mais, pour cela, il lui faut le concours des grands seigneurs sahariens ; il faut s'en faire des alliés, en attendant qu'il puisse en faire des vassaux.

L'émir pense tout d'abord à agir sur Mohammed-es-Sr'ir-Et-Tedjini, à qui son immense influence religieuse, ses richesses, la position stratégique et la force de son ksar donnaient une haute importance politique, et, comme marque de l'alliance qu'il désirait former avec lui, il lui demandait l'échange de leurs chapelets.

Tedjini, que toutes les grandeurs, toutes les splendeurs que faisait miroiter l'émir à ses yeux ne séduisaient pas, rejeta tout net, bien qu'avec les formes de l'humilité, l'association que lui proposait l'ambitieux sultan : « Je désire, lui écrivait Tedjini, rester dans le calme de la vie religieuse, et ne m'occuper que des choses du ciel. Je n'ai, d'ailleurs, ni la force, ni l'influence qu'on me suppose, et s'il est dans les desseins de Dieu — qui a amené les Français en pays musulman — de les en chasser et de leur faire repasser la mer, il n'est pas besoin de mon bras pour l'accomplissement de cette sainte œuvre. Il est de mon devoir, au contraire, de diriger dans la voie de Dieu ceux qui me sont attachés, et de les maintenir en dehors des luttes hasardeuses de ce monde. »

Ce refus, bien que formulé onctueusement, était pourtant péremptoire. L'émir comprit dès lors qu'il lui faudrait demander à la violence ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion, et il se prépara.

(1) Nous empruntons la plupart des détails qui vont suivre à une excellente relation du siège d'Aïn-Madhi, publiée dans la *Revue Africaine* par M. l'interprète militaire Arnaud.

Tedjini, de son côté, prévoyant bien qu'Abd-el-Kader, froissé d'avoir vu son alliance repoussée, ne tarderait pas à se venger de cette injure, Tedjini, disons-nous, se mit en mesure, laissant là provisoirement les choses du ciel, de repousser, si elles se produisaient, les attaques du sultan-marabout : il approvisionna d'armes et de munitions de guerre son ksar d'Aïn-Madhi, dont il fit réparer les remparts ; le Mzab et les ksour lui fournirent une grande quantité de poudre ; il fit ensuite appel aux tribus voisines sur lesquelles il pouvait compter : les Arbaâ, les Oulad-Seghrin (Beni-Laghouath), voire même les Beni-Mzab, lui promirent des contingents ; quant aux gens d'Aïn-Madhi, tout leur sang était à lui. Ces forces seront suffisantes pour la défense du ksar. Il ne restait plus qu'à attendre.

Les choses traînèrent ainsi jusqu'au printemps de 1838. Ainsi que cela se passait habituellement dans cette saison, les gens du Sud avaient envoyé leurs troupeaux sur les pâturages du Tell. Ceux d'Aïn-Madhi païssaient sur le Seressou, entre Tniët-el-Ahd et Tiaret. Abd-el-Kader résolut d'entamer les hostilités par l'enlèvement des chameaux de Tedjini. Il embusqua, à cet effet, dans un pli de terrain quelques cavaliers qui, au point du jour, tombèrent sur les troupeaux, et s'emparèrent de 500 chameaux avant que les pâtres eussent pu s'y opposer. Sur cette prise, 100 chamelles appartenaient aux gens d'Aïn-Madhi, et 130 chameaux à Tedjini.

Lorsque le chikh d'Aïn-Madhi se plaignit de cet acte inqualifiable, l'émir lui répondit ironiquement qu'il ne comprenait pas sa plainte ; que la guerre sainte était la cause commune, et qu'ayant besoin des chameaux de Tedjini et de ceux de ses amis dans un intérêt dont il devait profiter, il n'avait pas dû hésiter, lui le bras dont Dieu se servait pour l'accomplissement de ses desseins, à s'emparer de ces chameaux qu'il avait sous la main. Le chikh se sentait fort ; mais il ne voulut rien brusquer ; il mit, au contraire, toute sa politique à endormir la colère de l'émir, dans l'espoir que le temps modifierait ses résolutions. Au mois d'avril 1838, il lui envoya même un *miâad* (députation) à Médéa, avec sa *gada*, pour lui demander la paix, s'excusant de son mieux de ne pouvoir l'aider dans la guerre sainte contre les

Français ; ce n'est pas la bonne volonté qui lui manque, mais le pouvoir. Le rusé chikh concluait en demandant la restitution de ses troupeaux. A marabouth, marabouth et demi.

L'heure approchait où la haine d'Abd-el-Kader contre Tedjini allait se traduire par des faits plus sérieux. Il venait de décider qu'une colonne expéditionnaire, qu'il commanderait en personne, irait demander au chikh d'Aïn-Madhi sa soumission et l'entrée de son ksar. Il réunit à Taqdimt les éléments de cette colonne, qui devait se grossir en route des contingents des Oulad-Mokhtar, aux ordres de Ben-Aouda-el-Mokhtari, des Oulad-Châïb, conduits par El-Djedid-ben-Ioucef, des Oulad-Khelif, commandés par El-Kharroubi, des Harar, avec Djelloul à leur tête, et des Hachem de la plaine d'Eghris. De nombreux cavaliers de goum avaient l'ordre de rallier les troupes de l'émir sur des points déterminés où devait passer la colonne expéditionnaire.

Cette petite armée, parfaitement approvisionnée, se mit en marche le 26 mai 1838. De son bivouac sur l'ouad El-Beïdha, Abd-el-Kader envoya M. Roches à Aïn-Madhi, avec une escorte de vingt cavaliers des Harar, pour *inviter* Sid Mohammed-et-Tedjini à venir sans plus tarder à sa rencontre, et le menacer du ressentiment de l'émir s'il refusait de se rendre à son injonction.

La démarche de M. Roches fut sans succès. Tedjini s'opiniâtra dans sa résolution de ne pas sortir de son ksar. Il envoya cependant sa *gada* à l'émir avec un *miâad* chargé de lui demander ce qui l'amenait dans le Sahara, et de lui rappeler, dans le cas où ses intentions seraient hostiles, qu'il lui avait récemment accordé l'aman.

Abd-el-Kader, qui, sans doute, se croyait certain du succès, et que le rappel de cette promesse d'aman gênait peut-être un peu, répondit aux envoyés de Tedjini « qu'il venait se réjouir en visitant le pays dont Dieu lui avait donné la possession. »

Le 5 juin, l'émir, qui avait marché à petites journées, attendant toujours que Tedjini vint lui apporter sa soumission, arrivait devant Aïn-Madhi, et posait son camp à peu distance du ksar, près de Ras-el-Aïoun. Une somptueuse dhifa, qui fut parfaitement acceptée, est offerte par Tedjini aux troupes d'Abd-el-

Kader ; mais le chikh ne se présente pas. Le lendemain, l'émir lui envoie une députation de Harar et de Hachem pour l'engager à se rendre auprès de lui : l'émir veut tout simplement — ce sont les députés qui l'affirment — « s'entretenir avec Tedjini des intérêts de la religion. » Le chikh persiste néanmoins dans sa résolution de ne pas se présenter : il allègue qu'il craint une trahison, un piège. Malgré les assurances que lui fait donner Abd-el-Kader qu'il n'a absolument rien à redouter, Tedjini ne veut pas faire une démarche qui, outre qu'elle pourrait lui coûter cher, serait aussi la reconnaissance de la souveraineté d'Abd-el-Kader, et lui, Tedjini, le descendant de l'illustre fondateur d'un ordre religieux comptant des affiliés de l'Égypte au Marok, ne pouvait réellement pas se résoudre à cette respectueuse démonstration.

L'émir attendit encore huit jours, espérant toujours faire fléchir cette indomptable opiniâtreté ; puis, voyant qu'il ne fallait plus compter sur la démarche qu'il avait vainement attendue, il se décida à l'attaque.

Le 30 juin, Abd-el-Kader se rapprochait de la place et procédait à son investissement, après avoir affecté de faire défilier ses troupes sous les murs du ksar.

Les forces de l'émir étaient relativement importantes, eu égard au petit nombre des défenseurs renfermés dans le ksar. Ainsi, l'assiégeant comptait 2,000 fantassins, dont 200 réguliers, 30 artilleurs servant des obusiers de 24 approvisionnés à 110 boulets et 60 obus (nous lui avons envoyé 400 obus). La cavalerie se composait de 1000 cavaliers environ sous les ordres de quatre aghas. Ces goums se renforcèrent de 350 cavaliers des tribus du Sud, qui portèrent l'effectif de la colonne de l'émir à 3,380 combattants.

Tedjini n'avait à opposer à ces forces que 710 défenseurs, dont l'effectif se décomposait ainsi qu'il suit : 300 fantassins appartenant au ksar, 166 fantassins des Beni-Laghouath, envoyés à Tedjini par Ahmed-ben-Salem sous la conduite de son frère Yahia, 170 des Oulad-Salah (El-Arbaâ), 17 du village d'El-R'icha, 20 de Tadjemout, 22 de Haouïtha, et 15 étrangers, parmi lesquels on comptait des Juifs, des Beni-Mزاب et des Nègres.

Cette poignée de combattants suppléait à son infériorité numérique par une grande exaltation, par la conscience de la bonté de sa cause, et, surtout, par une entière confiance dans la solidité des murailles du ksar.

Dès que la place fut investie, l'émir donna l'ordre de commencer le combat ; les assiégés furent d'abord assez facilement débarrassés des jardins les plus éloignés du corps de place ; mais un retour offensif vigoureusement mené rejeta les assiégeants en dehors de ces jardins. Le lendemain, le combat recommença, mais plus acharné que la veille ; les troupes de l'émir parvinrent cependant à occuper définitivement la zone des jardins qui entourent le ksar, après avoir fait subir aux assiégés une perte de quatre hommes.

Pour les troupes de l'émir, c'était heureusement débiter ; aussi, Abd-el-Kader en éprouva-t-il une grande satisfaction. Mais si les gens de Tedjini reconnaissaient l'impossibilité de conserver les approches de leur ksar, ils ne renonçaient pas pour cela à la lutte ; ils s'apprêtaient, au contraire, à défendre énergiquement les murailles de la place.

Contre toute prévision, l'émir se contenta de se maintenir dans les jardins. Soit qu'en présence des obstacles qu'il avait à vaincre pour se rendre maître du ksar, il crût son armée insuffisante, soit qu'il espérât arriver à ce résultat autrement que par une attaque de vive force, il n'en est pas moins vrai qu'il interrompit son feu pendant tout le mois de juillet, et qu'il demanda à la ruse les moyens de pénétrer dans la place. Il employa tour-à-tour les intrigues et les tentatives de séduction pour se créer des intelligences parmi les assiégés ; mais ce fut vainement : ses essais de corruption échouèrent devant la ferme résolution des habitants de pousser la résistance jusqu'au bout.

Nous l'avons dit plus haut, la source qui sert à l'alimentation des habitants d'Aïn-Madhi est en dehors du ksar. L'émir ne manqua pas d'en détourner les eaux dans l'espoir d'amener les assiégés à composition ; mais il n'obtint pas de ce moyen le résultat qu'il en attendait : les gens de Tedjini creusèrent des puits dans le ksar, et ils purent se passer des eaux de la source.

Tout cela n'avancait pas les affaires de l'émir, qui se voyait ar-

rété indéfiniment et sans beaucoup de gloire pour ses armes devant les murs d'un petit ksar perdu au milieu du Sahara ; et, pourtant, il ne pouvait se retirer sur un échec, c'est-à-dire sans avoir obtenu de Tedjini la soumission qu'il était venu lui demander. Il lui fallait donc, sous peine de se déconsidérer aux yeux des Arabes, poursuivre et mener à bonne fin l'œuvre commencée.

En présence de l'énergie de la résistance, résistance qu'il n'avait pas prévue, l'émir vit bien qu'il ne pourrait avoir raison des Madhiens qu'en se décidant à bloquer étroitement le ksar et à en faire sérieusement le siège. Mais les forces qu'il avait devant Aïn-Madhi étaient insuffisantes pour l'objet qu'il se proposait ; aussi, pendant qu'il faisait venir de nouvelles troupes du Tell, ordonnait-il une nouvelle levée dans les tribus. Par suite de l'arrivée à son camp des Koulour'lar de Médéa, de Miliana et de Tlemsen, et d'un grand nombre de cavaliers de goum, l'armée de l'émir atteignit le respectable effectif de 8000 combattants.

Bien que ses tentatives de corruption n'eussent pas eu le succès qu'il en espérait, l'émir, qui connaissait les Arabes, ne se rebuta cependant pas. Nous avons vu plus haut qu'Ahmed-ben-Salem, le chef du parti des Ahlaf (Beni-Laghouath), s'était retiré chez les Beni-Mzab, après avoir été battu grâce à l'aide qu'avait prêtée l'émir à son compétiteur, El-Hadj-El-Arbi. Ahmed-ben-Salem ne s'était donc jeté dans le parti de Tedjini et ne lui avait fourni son contingent qu'en haine d'Abd-el-Kader. L'émir pensa judicieusement que cette haine perdait sa raison d'être s'il rendait à Ben-Salem le pouvoir qu'il lui avait ôté. Il lui fit donc proposer de lui rendre le commandement de Laghouath si son frère Yahia abandonnait la cause de Tedjini, et se retirait d'Aïn-Madhi avec le contingent qu'il y avait amené.

Ahmed-ben-Salem, avec cette élasticité de principes qui est particulière aux Sahriens, accepta sans le moindre trouble de conscience la proposition de l'émir, et son frère Yahia exécuta immédiatement l'évolution convenue.

Cette défection diminuait sensiblement les moyens des assiégés ; ils ne faiblirent pourtant point, et la vénération enthousiaste qu'ils professaient pour leur marabout compensa la perte qu'ils venaient de faire de ces tièdes auxiliaires.

Quelques jours après l'arrivée des renforts, Abd-el-Kader fait recommencer l'attaque : l'action se borne encore à un combat dans les jardins, qui coûte six hommes aux assiégés. L'émir, qui pense avoir jeté la crainte dans l'esprit des défenseurs du ksar, suspend de nouveau ses opérations, et demande à Tedjini et à ses adhérents leur soumission et une *gada*.

« Tout ce que vous requerrerez de nous, leur font-ils dire, nous vous le donnerons, » et ils lui envoyaient en même temps deux esclaves et deux juments. Mais l'émir se souciait fort peu de ces cadeaux ; c'était Tedjini qu'il lui fallait, et Tedjini ne venait pas. Aussi, repoussa-t-il la *gada* en faisant dire aux assiégés : « Gardez votre *gada* ; ce que je demande, c'est la présence du marabout dans ma tente ; c'est la remise entre mes mains de vos armes et de vos munitions ; c'est l'ouverture d'une porte de la ville par laquelle j'entrerai à la tête de mon armée. »

Ces exigences étaient certainement prématurées ; car la place, entièrement intacte, ne paraissait pas en être réduite encore à l'obligation d'accepter de semblables conditions. Elles furent rejetées. La poudre prit de nouveau la parole, mais mollement ; ce ne fut, pendant le mois de septembre, qu'une suite d'escarmouches qui ne coûtèrent que huit hommes aux assiégés.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou de la patience d'Abd-el-Kader, ou de l'opiniâtreté de son adversaire. Est-ce le caractère sacré de marabout dont était revêtu Tedjini qui amenait chez le fils de Mohi-ed-Din, marabout lui-même, ces lenteurs, ces hésitations qu'on a tant de peine à s'expliquer ? ou bien, ne conviendrait-il pas mieux de les attribuer à son impuissance de triompher des obstacles qu'il avait devant lui ? Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il y avait lutte dans l'esprit de l'émir, et qu'il devait se repentir d'avoir tenté une entreprise qui, même couronnée par le succès, ne pouvait manquer de le déconsidérer aux yeux des Croyants.

La poudre se tait de nouveau ; les travaux du siège sont suspendus. L'émir, qui paraît vouloir entrer dans la voie des négociations, demande aux défenseurs du ksar une contribution de guerre de 20.000 réaux (37.000 francs) ; il s'engage à se retirer après le paiement de cette imposition. Les assiégés, qui

n'ont pas cette somme en leur possession, lui en font remettre la moitié, et, pour garantie du reste, ils lui envoient comme otages dix jeunes gens des meilleures familles d'Aïn-Madhi.

Était-ce bien la paix ? On le crut pendant une vingtaine de jours : des relations s'établissent entre les assiégés et les assiégeants ; les premiers parcourent le camp en toute sécurité ; les autres pénètrent dans le ksar sans difficulté, individuellement, bien entendu. Malheureusement, ce n'était qu'une trêve. Dans le courant d'octobre, de nouvelles prétentions de l'émir Abd-el-Kader viennent remettre les armes à la main à des gens qui n'auraient pas mieux demandé que de se réconcilier. El-Hadj-Abd-el-Kader, pris subitement d'un accès de piété, fait connaître à Tedjini qu'il a juré *par serment* d'aller faire la prière du vendredi dans la mosquée d'Aïn-Madhi. Comme il désire que son armée participe à cet acte de dévotion, il demande, par la même occasion, l'entrée de ses troupes dans la place. Il lèvera le siège, ajoute-t-il, dès qu'il aura accompli ce pieux devoir. Le piège était grossier.

Les gens d'Aïn-Madhi lui font répondre que les portes du ksar lui sont ouvertes s'il tient absolument à prier dans leur mosquée. Ils ajoutaient avec une adorable simplicité que, lors même qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à accorder sa demande au sujet de l'admission de ses troupes dans le ksar, il leur serait à eux matériellement impossible d'y accéder, vu l'exiguité de l'édifice sacré. Du reste, Tedjini ne devait pas se laisser prendre facilement aux ruses de l'émir : des frères de son ordre appartenant à l'armée d'Abd-el-Kader l'avaient fait prévenir que cette demande d'entrer dans la place masquait une trahison.

Il n'est rien de plus curieux que le spectacle de ces deux maraboutes aux prises, et apportant dans leurs négociations toute cette politique louche, cauteleuse et si joliment perfide dont les Arabes ont tant le secret, surtout lorsqu'ils ajoutent aux finasseries du caractère national les onctueuses hypocrisies du caractère religieux. Ici, devant Aïn-Madhi, tantôt les griffes de l'assiégeant sont gantées de velours : c'est quand il veut faire sortir de son ksar — une forte noix à casser — cet opiniâtre assiégé qui,

pourtant, proteste à tout bout de champ de sa soumission, qui bourre l'assiégeant de gadas, de dhifas et de douros, mais qui, pour rien au monde, ne veut mettre le pied hors de sa bicoque, même pour embrasser dans sa tente celui qui brûle d'un si ardent désir de le presser dans ses bras ; car enfin, c'est à cette démonstration caressante que se réduisent les prétentions de l'assiégeant. Eh bien ! non ! le méfiant Tedjini refuse de s'abandonner aux élans du cœur de son ami. Tantôt irrité de son impuissance, l'assiégeant laisse le ton câlin et les paroles au miel ; il dégante ses griffes et les crispe ; il devient menaçant, exigeant ; il a juré par serment d'aller prier sur le tombeau du grand Tedjini, et il ne peut se parjurer. Qu'en dirait son armée, qui, prise comme lui, d'un accès de zèle religieux, a fait aussi le même serment ? « Viens-y seul, lui crie-t-on du haut des remparts et avec un canon de fusil dans chaque créneau ; viens-y seul, et tu seras bien reçu. » Mais l'émir n'a pas plus de confiance en Tedjini que Tedjini n'en a en lui ; ils se connaissent, et l'assiégeant se garderait bien de pénétrer seul dans le ksar. Et puis là n'est pas son but ; il veut humilier Tedjini, et l'humiliation serait médiocre si l'émir faisait le premier la démarche de soumission qu'il exige de Tedjini. Il lui faut cependant le triomphe à ce sultan indigène qui a là, dans sa main, huit mille combattants à jeter sur ce misérable ksar défendu par moins de cinq cents fantassins. Repassant successivement par les mêmes alternatives de douceurs et de fureurs, comme un chat convoitant un oiseau renfermé dans une cage, se laissant aller tour-à-tour à tous les espoirs et à tous les découragements, il sent les jours, les mois s'écouler, et entraîner avec eux des lambeaux de sa gloire, de sa réputation et de sa popularité.

L'émir reprend la lutte : furieux d'une résistance qui ne se lasse pas, il essaie de faire passer dans l'esprit de ses soldats la colère qui bouillonne dans son cœur ; il les lance pour la dixième fois contre des murailles qui portent à peine, après chaque assaut, l'empreinte de leurs impuissants efforts. Serait-il obligé, comme le bey Haçan, de se retirer honteusement, lui le sultan du Tell, lui qui a eu l'honneur de se mesurer avec nos meilleurs troupes commandées par nos plus illustres généraux ? Cette pen-

sée le plongeait dans une farouche et sourde exaltation qu'il cherchait en vain à dissimuler.

Nous sommes au 20 octobre ; l'émir, qui est occupé sous les murs d'Aïn-Madhi depuis le 5 juin, a compris qu'il fallait décidément renoncer aux voies diplomatiques, et que la force seule pouvait avoir raison de la résistance de Tedjini ; il tentera donc un suprême effort pour terrasser et amoindrir cet opiniâtre marabout dont l'obésité — cette infirmité de famille — lui paraissait pourtant incompatible avec l'aptitude pour la lutte. Les *thobdjia* (canonniers) d'Abd-el-Kader approchent de nouveau leurs canons des murailles de la place pour y faire brèche ; mais, sous leur tir mal dirigé, les remparts résistent insolemment. Le combat recommence furieux dans les jardins ; pendant trois jours, la lutte est incessante et acharnée. Neuf Madhiens sont tués ; les pertes de l'émir sont considérables. Dans la crainte de jeter la démoralisation parmi les siens, il attend la nuit pour enterrer ses cadavres ; il en pousse jusqu'à trois et quatre dans la même fosse.

Du 20 octobre au 30 novembre, on ne cessa de combattre ; les assiégés avaient été définitivement rejetés dans la place, et l'attaque, nous l'avons dit, était arrivée presque au pied des murailles. Mais le siège n'avancait pas, et les travaux d'approche coûtaient beaucoup de monde à l'émir. Les Madhiens, devenus d'habiles tireurs et familiarisés d'ailleurs avec le combat, faisaient énormément de mal aux assiégeants, tandis que ceux-ci ne pouvaient rien contre eux.

C. TRUMELET.

(A suivre.)

